

Interpréter, construire, deviner : le corps conjecturalⁱ

Alberto Luchetti¹

Revue *Psiche*, 2/2018, juillet-décembre (Italie)²

S*i parva licet...* pour justifier le titre on pourrait faire recours préalablement à la réponse que Charles Sanders Peirce donna à la « prévisible suspicion » d'attribuer « une importance superstitieuse ou imaginaire au chiffre trois et force[r] les divisions dans un lit de Procuste de trichotomies ». A l'encontre de cette suspicion, il affirma « n'avoir aucune prédilection marquée pour les trichotomies en général » - tout en reconnaissant qu'il « existe une folie non commune pour les trichotomies », une sorte de « triadomanie » - mais, pour ce qui le concernait, se retrouver « obligé, par amour de la vérité, à composer un nombre aussi important de trichotomies » (1.568)³. « Triadomanie » qui par ailleurs, dans le champ psychanalytique, en aurait contaminé beaucoup, à partir de Freud lui-même qui a souvent fait recours à des

1 Alberto Luchetti, psychiatre et psychanalyste, membre du Conseil scientifique de la Fondation Jean Laplanche - Institut de France et directeur de la Rivista di Psicoanalisi (Italie). Il a traduit et publié des éditions italiennes de plusieurs psychanalystes français, comme Piera Aulagnier et Jean Laplanche, ainsi que des oeuvres de Freud.

2 Article publié dans la revue *Psiche – Rivista di cultura psicoanalitica*, n. 2, 2018.

3 Entre autres : Icône-Indice-Symbole ; Il-Tu-Je ; Signe-Objet-Interprétant ; Qualité-Réaction-Représentation ; Abduction-Déduction-Induction ; Primeité-Secondéité-Tiercéité. Pour les citations de Peirce, dont il est indiqué le numéro d'inventaire des manuscrits et des *Collected Papers*, on renvoie à Peirce (2003), y compris quand la traduction italienne utilisée est différente.

triades verbales pour se référer au travail de l'analyste et en particulier au travail métapsychologique⁴.

En tout cas, cette ébauche de réflexion sur la « raison conjecturale », nécessairement partielle et sans doute réductrice, voudrait mettre à côté du « deviner ⁱⁱ » les deux activités principalement attribuées par Freud à l'analyste en séance, interprétation et construction. Ce qui nous fait nous demander immédiatement si le deviner est une troisième modalité d'activité à mettre au même niveau que les deux autres, ou s'il peut en être plutôt la base ou la matrice. Avec ce rapprochement – plutôt en semant des indices et en suggérant des connexions et des hypothèses, qu'en tirant des conclusions – la triade ainsi constituée voudrait indiquer une possible direction de recherche : *conjectural, est le corps*.

Raison conjecturale

Parler de « raison conjecturale », dans un premier temps, pourrait paraître un pléonasmе. La raison peut-elle *ne pas* être conjecturale, y compris quand elle parvient à une certitude, même dans ces domaines rigoureusement circonscrits (logiques et mathématiques) qui procèdent par pas rigoureusement établis ? Mais il suffit de recourir à un dictionnaire (ZINGARELLI, 2018) pour se rendre compte tout de suite qu'en effet les sens du terme « conjecture » - 1 : hypothèse et jugement fondés sur des indices, apparences, considérations personnelles et similaires ; 2 : (mathématiques) proposition non démontrée mais pour laquelle aucun

4 *Erraten – erkennen – nachweisen ; spekulieren – theoretisieren – phantasieren; erkennen – erschließen – vermuten ; erschließen – erraten – übersetzen ; beobachten – erschließen ou erraten – bauen ; ableiten – erraten – aufbauen*, etc. Mais aussi *phantasieren – übersetzen – erraten*, fantasmer-traduire-deviner, qui avait, il y a longtemps, attiré mon attention.

exemple la contredisant n'est connu ; 3 : en philologie, leçon non confirmée par la tradition, mais élaborée par l'éditeur là où le texte littéraire est lacunaire ou n'a pas de sens plausible » - opposent la conjecture, hypothétique et toujours incertaine (où la conviction est à produire et toujours partielle), à la certitude, déductive et nécessaire, avec la ferme conviction que ladite certitude accompagne ou produit. En effet, dans le champ logique et mathématique, par exemple, même la démonstration du fait que chaque formalisation cohérente suffisamment puissante peut construire une proposition syntaxiquement correcte ne pouvant être ni démontrée ni réfutée à l'intérieur du même système, se produit par étapes nécessairement consécutives et incontestables.

Et donc, à la façon de Guicciardini (*apud* ZINGARELLI, 2018), il semblerait qu'il faut véritablement distinguer un « *giudicio per conietture* » et un « *giudicio per certezza* », séparant une raison logique et une raison conjecturale, ou alors, comme d'autres le soutiennent, une raison scientifique et expérimentale d'une raison conjecturale (ou indiciare), avec par conséquent le problème de leurs relations, parfois présentées comme analogues à celles des parallèles dans une géométrie euclidienne.

Mais il y a aussi ceux qui, comme le « triadomane » Peirce, soutiennent que la raison s'articule plutôt en trois formes, qui sont, selon lui, le cœur - à la fois du procédé scientifique et du processus même de pensée. Trois formes ayant des caractéristiques différentes par rapport au dosage de conjecture et de certitude, constituant presque une sorte de série complémentaire, mais solidaires entre elles et représentant donc la raison comme un espace tridimensionnel - ou quadridimensionnel si on y inclut le temps le long duquel elles se déroulent - dont les axes seraient donc constitués par : *déduction, induction, abduction*.

Pour en rappeler les caractéristiques et en nous appuyant sur son exemple

classique des haricots (2.623 ; mais cela pourrait être des affects, des représentations etc.) :

1. DEDUCTION : *Règle* : Tous les haricots de ce sac sont blancs ; *Cas particulier* : Ces haricots proviennent de ce sac ; *Résultat* : Ces haricots sont blancs.
2. INDUCTION : *Cas particulier* : Ces haricots proviennent de ce sac ; *Résultat* : Ces haricots sont blancs ; *Règle* : Tous les haricots de ce sac sont blancs.
3. ABDUCTION : *Règle* : Tous les haricots de ce sac sont blancs ; *Résultat* : Ces haricots sont blancs ; *Cas particulier* : Ces haricots proviennent de ce sac.

Déduction et induction

Au sens large, la *déduction* est le rapport qui lie dans un raisonnement la prémisses à la conclusion. Un rapport consistant, encore plus que dans le passage de l'universel au particulier, dans l'application d'une *règle* à un *cas particulier*, obtenant un *résultat* qui, lui, a comme caractéristique principale la nécessité de sa dérivation : à partir d'une *règle*, la déduction produit un *résultat* attribuant à un individu des caractères, selon le principe que le *cas particulier* appartient à une classe dont les éléments possèdent tous lesdits caractères (le cas est justement l'information que cet individu fait partie de cette classe).

Par conséquent, avec la déduction : a) toutes les informations véhiculées par la conclusion sont déjà incluses, de façon plus ou moins explicite, dans les prémisses : autrement dit, la conclusion ne dit *rien de plus ni*

rien de nouveau par rapport aux prémisses (cette affirmation concernant l'informativité de la déduction a été néanmoins objet de discussion) ; la conclusion dérive *nécessairement* des prémisses, dans le sens qu'en aucun cas il n'est possible que les prémisses soient vraies et la conclusion fausse (*modus ponendo ponens*), et, inversement, que la fausseté du résultant n'implique pas la fausseté de l'antécédent (*modus tollendo tollens*).

L'*induction* est, en revanche, le raisonnement qui conduit de l'examen d'un ou plusieurs cas particuliers à une conclusion dont la portée s'étend au-delà des cas examinés. Les argumentations inductives ont normalement la forme suivante : puisque les objets d'une certaine classe indiquée par la propriété P bénéficient aussi de la propriété Q, tout autre objet bénéficiant de P bénéficiera aussi de Q. L'induction, donc, produit une règle partant d'un *cas particulier* et d'un *résultat*, elle étend donc le *cas* à une classe entière, l'attribution d'un caractère d'un sous-ensemble à tout l'ensemble.

La conclusion d'une inférence inductive dit donc quelque chose de nouveau par rapport aux prémisses, le contenu informatif de la conclusion *n'étant pas* entièrement inclus dans celui des prémisses (dans ce sens, l'induction est une *inférence amplificatrice*), mais par conséquent, les prémisses d'une inférence inductive ne peuvent pas fournir à la conclusion une certitude totale mais seulement un certain degré, plus ou moins élevé, de probabilité (l'induction est donc une *inférence probable*)⁵. L'induction est donc un raisonnement synthétique, produisant des règles ou lois générales : la conclusion est une prédication universelle, autrement dit elle concerne toute une classe ou un ensemble. Sa caractéristique est la non-nécessité, le fait de posséder un degré - plus ou moins élevé - de probabilité.

5 Naturellement, Peirce distinguait trois types d'induction : brute (*crude*), quantitative et qualitative, et quelques sous-types.

L'induction sert à étendre, sur la base des observations disponibles, une formule empirique à tous les cas futurs de notre observation, obtenant celle qui est nommée une *loi* naturelle. Néanmoins, une loi ne constitue pas encore une explication dans des termes de causalité, autrement dit une théorie, pour parvenir à laquelle il faut formuler une hypothèse expliquant la formule et les déviations par rapport à celle-ci.

Abduction

Si l'induction conduit uniquement à la définition d'une règle, une loi, selon Peirce, il faut introduire un troisième type d'inférence, qui produit un *cas particulier* partant d'une *règle* et d'un *résultat*. Cette inférence, qu'il appelle *hypothèse* ou *abduction* – ou encore : « rétroduction » ou « présomption » - produit un *cas particulier*, autrement dit permet de faire entrer un individu dans une classe, affirmant qu'il possède les caractères constitutifs de la classe, sur la base du fait qu'il possède certains autres caractères exprimés par un résultat. Faisant rentrer un *résultat* dans une classe, ou sous une *règle*, l'hypothèse a la capacité de produire une régularité, reconduisant des événements individuels dans des classes plus générales.

Tout en établissant et augmentant des ressemblances, et déterminant une induction de caractères (le cas va assumer tous les caractères de l'ensemble dans lequel on le fait rentrer : dans l'exemple des haricots, le fait de provenir de ce sac et d'autres caractères découlant de ce dernier), l'hypothèse ou l'abduction sert surtout à chercher les *causes* d'un événement, et non seulement à établir des ressemblances : elle est donc une explication causale.

La différence entre les deux types d'inférence, selon Peirce, est nette :

avec l'*induction* nous concluons que des faits similaires à aux faits observés sont vrais dans des cas non examinés ; avec l'hypothèse ou l'abduction nous concluons sur l'existence d'un fait complètement différent de tout ce qui a été observé. L'induction est le raisonnement allant des détails à la loi générale, l'hypothèse ou l'abduction est le raisonnement allant de l'effet à la cause. La première classifie, la seconde explique.

Ces trois types d'inférence par lesquelles la raison procède sont pour Peirce les trois étapes fondamentales de l'investigation scientifique : l'abduction fournit de façon créative une explication possible, mais, à elle seule, n'est pas en mesure d'attribuer à l'explication aucune force ou certitude. La déduction et l'induction sont ensuite nécessaires, la première pour établir les conséquences nécessaires ou probables de cette explication possible, la seconde pour expérimenter ces conséquences et, si elles se confirment, les généraliser en lois.

Formes de l'abduction

De ces trois formes du processus de pensée, selon Peirce, c'est précisément l'abduction qui est « originaire, puisqu'il s'agit du seul argument donnant origine à une nouvelle idée » (2.96), car l'induction ne fait que déterminer une valeur (avec des degrés de certitude potentiellement croissants) et la déduction développe simplement les conséquences nécessaires (donc avec des degrés maximaux de certitude) d'une pure hypothèse : « la déduction prouve que quelque chose *doit* être ; l'induction montre que quelque chose *est réellement* opérationnel ; l'abduction suggère simplement que quelque chose *peut être* » (5.171).

Sur l'abîme qui s'ouvre entre le but ultime de la science et ces idées sur son milieu qui venaient à l'esprit à l'homme, au cours

de ses premiers vagabondages dans la forêt [...] nous sommes en train de construire un pont suspendu d'induction, tenu ensemble par des renforts et liens scientifiques. Néanmoins, chaque planche avec laquelle il avance est posée pour la première fois avec la seule Rétroduction, c'est-à-dire avec les conjectures spontanées de la raison instinctuelle ; et ni la Déduction ni l'Induction ne fournissent un seul concept nouveau à la structure (6.475 : daté 1908)ⁱⁱⁱ.

Dans cette rétroduction, nous pouvons peut-être distinguer des degrés ou niveaux différents. Eco (1983) par exemple, les illustrant dans le *Zadig* de Voltaire, dans Sherlock Holmes et aussi chez Peirce, en distingue trois. Mais (heureusement !) il propose d'en ajouter un quatrième : l'*abduction hyper-codifiée* ou *hypothèse*, « avec laquelle on isole une règle déjà codifiée (dans un mode automatique ou presque), à laquelle un cas est corrélé par inférence » (*ibid.*, p. 244) ; l'*abduction hypo-codifiée* dans laquelle la règle doit être sélectionnée parmi une série de règles également probables mises à disposition par la connaissance courante du monde (*ibid.*, p. 245) ; l'*abduction créative* dans laquelle la règle doit être « inventée *ex novo* », et « le vrai problème n'est pas de trouver d'abord le Cas ou d'abord la Règle, mais plutôt comment obtenir Règle et Cas *en même temps*, puisqu'ils sont corrélés réciproquement, liés dans une sorte de chiasme » (*ibid.*, p. 241), ce qui impose un dernier type d'abduction, celle qu'Eco introduit en la définissant *méta-abduction*. Cette dernière « consiste dans le fait de décider si l'univers possible décrit par nos abductions de premier niveau est le même univers de notre expérience » (*ibid.*, p. 245), dans lequel, donc, nous essayons de deviner non seulement sur la nature du résultat (sa cause) mais aussi sur la nature de l'encyclopédie » (*ibid.*, p. 246) : méta-abduction qui conduit à des « révolutions » scientifiques et de pensée et à la création, pas uniquement au sens figuré, d'un nouveau monde.

La créativité potentielle de l'abduction, en même temps qu'elle en représente les potentialités, en constitue aussi le risque : émettant l'hypothèse d'une connexion entre le résultat et la règle et donc d'un « cas », elle requiert en effet une déduction successive des conséquences du cas envisagé et une induction qui puisse, au fur et à mesure, en confirmer l'effectivité (ou la démentir)⁶.

La rétroduction ne donne pas de certitude. L'hypothèse doit être vérifiée. Cette vérification, pour être logiquement valide, doit partir honnêtement [*must honestly start*], non pas comme la rétroduction, avec l'observation des phénomènes, mais avec l'examen des hypothèses, et une revue de tous les types de conséquences expérimentales dans l'expérience. Celui-ci constitue le deuxième pas de la recherche (6.470)^{IV}.

Selon Peirce, c'est justement à cause de sa créativité, que l'abduction est équivalente au *guessing*, au deviner : une « étrange salade [...] dont les éléments fondamentaux sont son *absence de fondement*, son *omniprésence* et sa *fiabilité* » (Ms. 692) et pour laquelle il est « hors de question de se demander ce qui la soutient, puisqu'elle infère d'un fait actuel seulement un *pouvoir-être* (*pouvoir-être et ne pas pouvoir-être*) » (8.238, l'italique est de moi).

Fragments d'épistémologie freudienne

Les réflexions de Freud sur son procédé de recherche sont fréquentes,

6 On se rappelle du Freud de *La négation* (1925, pp. 198-199), qui distinguait un jugement préliminaire d'attribution de la qualité (bon/mauvais) de ce qui est perçu et représenté, et un jugement successif d'existence, lequel justement établit l'existence réelle et externe de ce qui a déjà été indexé par une qualité.

détaillées, précises, claires, bien que les termes utilisés puissent s'éloigner – mais pas toujours, nous le verrons – de la tripartition peircienne, comme d'ailleurs cela arrivait et arrive souvent. Voici deux de ces « fragments d'épistémologie », comme les nomme Laplanche (2005/2019c), qui par ailleurs souligne le parallèle – cette fois-ci non euclidien – entre Freud et Popper (1969), qui convergent sur la méthode par conjectures et réfutations.

Or cette conception est une conception *déduite*^v : si l'on parvient avec une telle déduction non à un terrain connu mais au contraire à un terrain étranger et d'un genre nouveau pour le penser, on nomme alors la déduction une « hypothèse » et on ne peut tenir à juste titre pour « preuve » la relation de l'hypothèse au matériel dont elle est déduite. Celle-ci n'est tenue pour « prouvée » que lorsqu'on peut y parvenir par un autre chemin et qu'on peut montrer quel est le point nodal d'autres corrélations également. Mais une telle preuve ne peut être obtenue, étant donné que notre connaissance des processus inconscients ne fait guère que commencer. Sachant que nous nous tenons pour un sol qui n'a encore été foulé par personne, nous nous contentons donc, depuis notre poste d'observation, d'avancer dans l'insondable une planche unique, étroite et instable. Nous n'édifions pas grand-chose sur cette base. (FREUD, 1905, p. 205, l'italique est de moi ; à noter la même image utilisée par Peirce, cf. plus haut).

Et évidemment le passage très connu de *Pulsions et destins des pulsions*, où Freud décrit les premiers pas d'une investigation scientifique, non seulement psychanalytique :

Le véritable début de l'activité scientifique consiste bien plutôt dans la *description* de phénomènes, qui sont alors ensuite *groupés*,

ordonnés et intégrés dans des ensembles. Dans la description déjà, on ne peut éviter d'appliquer au matériel certaines idées abstraites que l'on puise ici ou là, certainement pas seulement dans l'expérience nouvelle. [...] Aussi longtemps qu'elles se trouvent dans cet état, on se met d'accord sur leur signification en renvoyant de façon répétée au matériel de l'expérience auquel elles semblent être empruntées, mais qui, en réalité, leur est soumis. Elles ont donc, en toute rigueur, le caractère de conventions, encore que tout dépende du fait qu'elles ne sont tout de même pas choisies arbitrairement, mais au contraire se trouvent déterminées par des relations significatives au matériau empirique, relations qu'on croit deviner avant même de pouvoir en prendre connaissance et en faire la démonstration. (FREUD, 1915, p. 165)^{vi}.

Dans la version italienne, « arguer » traduit *erraten*, c'est-à-dire « deviner » (*deviner*, dans la traduction française), « reconnaître » traduit *erkennen*, dans le sens de parvenir à la connaissance en regroupant, en ordonnant, en mettant en lien et délimitant clairement (*en prendre connaissance* dans la traduction française), et « indiquer » traduit *nachweisen*, plus exactement « démontrer », « prouver » (*en faire la démonstration*, dans la traduction française). Donc : « que l'on prétend deviner (abduction) bien avant de pouvoir déduire et induire ». Abduction (deviner) → déduction → induction.

Réussir à deviner : évolution et observation

Si le risque intrinsèque du deviner abductif est évident, pour Peirce le questionnement authentique et son vrai émerveillement sont liés au fait que l'on arrive à deviner, que l'on devine correctement dans tant de circonstances et en relation à tant de données : « C'est une vérité historique

que l'esprit bien préparé a deviné admirablement tôt chaque secret de la nature », malgré les obstacles qui s'interposent, parmi lesquels la « présomption hâtive » et « l'armure dont sont revêtus les rangs et les rangées des esprits, impénétrables à la pensée rigoureuse » (6.476-477)⁷. Comment ça se fait que l'homme arriva à des théories exactes sur la nature ? Nous savons par induction que l'homme a des théories exactes parce qu'elles se réalisent. Mais par quel processus de pensée parvinrent-elles à l'esprit ? (5.591)^{vii}

Comment expliquer ce « deviner réussi » de la pensée (*successful guessings*), une fois exclue la possibilité que cela se produise par une pure casualité (« selon la doctrine des probabilités, ce serait pratiquement impossible pour un quelconque être, de deviner la cause d'un phénomène par pure casualité » 7.38) ? Les deux principes que Peirce est amené à conjecturer (*conjecture*), indiquent un chemin pour interroger le mystère de ce particulier instinct de deviner (*guessing instinct*), et en trouver de possibles explications partielles :

En premier lieu, j'infère (*infer*) que l'homme devine (*devine*) quelque chose des principes secrets de l'univers et sous l'influence de ces mêmes principes secrets. En deuxième lieu, j'infère que souvent nous *dérivons* (*derive*) de l'observation d'importantes intimations de vérité (*strong intimations of truth*) sans être capables de préciser quelles circonstances observées ont pu véhiculer de telles intimations (7.46, l'italique est de moi).^{viii}

7 Evidemment, avec Freud, ces obstacles à la pensée sont mis au centre de l'attention, à commencer par les rapports entre principe de plaisir et principe de réalité, par les défenses, etc. Mais Peirce les a bien en tête quand il parle d'« intimations de l'instinct de deviner », en les opposant aux « auto-flatteries du désir personnel » (7.48), et, comme on le verra plus loin, il semble les résumer dans le Moi.

A tel point que la comparaison qu'il propose pour notre *faculty of guessing*, primaire ou dérivée, est avec les animaux, avec l'analogue faculté « divinatoire » d'une guêpe, d'un castor ou d'un oiseau, et en particulier avec l'habileté dans le chant et l'habileté aéronautique des oiseaux, en les considérant par conséquent comme les plus élevées des capacités purement instinctuelles.

L'instinct de deviner se baserait donc sur une inclinaison naturelle, une *lumière naturelle* :

[...] sans aucun doute l'esprit de l'homme, s'étant développé sous l'influence des lois naturelles, pour cette raison, pense naturellement, dans une certaine mesure, selon le modèle de la nature [...]. Cette capacité de deviner [...] est certainement un prolongement de l'instinct de se procurer de la nourriture : un instinct dont les prodigieuses conséquences dans le règne animal sont dépassées uniquement par celles de l'instinct de reproduction et d'éducation de la progéniture. Cette dernière fonction requiert que tous les animaux supérieurs réussissent partiellement à pressentir ce qui passe dans l'esprit de leurs semblables. Les hommes révèlent un talent notable pour cette application du deviner, bien que ses potentialités maximales s'expriment uniquement dans des circonstances critiques (7.39-40).^{ix}

Cette forte adaptation à la compréhension du monde, cette affinité élective et naturelle à la base de l'instinct de deviner – à noter : « exprimée au maximum seulement dans des circonstances critiques » - pour Peirce est donc enracinée dans l'instinctivité animale et spécialement dans les deux instincts de la faim et de la sexualité, en constituant même un prolongement :

[...] les instincts qui conduisent à l'assimilation de la nourriture et les instincts qui conduisent à la reproduction devaient contenir dès le départ certaines tendances à penser les faits, respectivement physiques et psychiques, de manière véridique ; ainsi, c'est bien plus qu'une figure rhétorique de dire que la nature féconde l'esprit de l'homme d'idées qui vont ressembler, se développant, à leur père, l'Univers naturel même (5.591)^x.

Si pour passer d'une abduction créative à une méta-abduction, il faut être « fermement convaincu que *ordo et connexio idearum idem est ac ordo et connexio rerum*^{xi} (SPINOZA, *Ethica*, II, 7) », comme l'affirme Eco (1983, p. 258), la confiance peircienne en un tel accord entre l'esprit et le cours des événements vaut pour chaque abduction et est donc plus évolutionniste que rationaliste, et basée sur la conviction que les conjectures sont des formes d'inférences valables, car elles sont le fruit d'une sédimentation évolutive, et donc surtout nourries d'une observation préalable dense et prolongée, même si elles peuvent anticiper instantanément toutes leurs lointaines conséquences illatives.

Donc le deviner se matérialise dans ce que Peirce définit comme l'*habitude*, c'est-à-dire « la tendance d'une personne vers l'action, tendance qui résulte d'expériences précédentes ou de précédents efforts ou actes de volonté, ou encore d'un ensemble de ces deux genres de cause » (5.476) : « Il ne faut pas oublier, par ailleurs, que chaque conjecture est équivalente à, ou expressive de, une habitude consistant dans le fait de croire qu'ayant un certain désir, il serait possible de le satisfaire si l'on pouvait exécuter une certaine action » (5.480). « L'habitude n'est aucunement exclusivement un fait mental. Empiriquement nous trouvons que certaines plantes assument des habitudes. Le cours d'eau qui érode par soi-même son propre lit est en train de former une habitude », et

en soi-même est entièrement inconscient, « bien que les sentiments puissent être leurs symptômes » (5.492). Puisque « la pensée est une *action*, et consiste en une *relation* (même si une personne peut accomplir une action et non une relation, laquelle peut être uniquement le résultat d'une action) » (5.399).

Ainsi en écrit Cimatti (2015, pp. 220-222), en comparant Lacan et Peirce au sujet du « corps réel », qui

n'est pas celui auquel nous pouvons prétendre dans un temps originaire avant le langage, car dans un temps de ce genre il y avait certainement des corps, mais non pas des corps humains, puisqu'il est *humain* ce corps imprégné de langage [...] [et] le corps du réel ne peut pas se trouver qu'après le langage » : « L'« habitude » est le signe devenu corps, elle est précisément l'incarnation du signe. A la fin de la sémiosis il y a le corps, point [...]. L'habitude est sémiosis faite corps, ce n'est pas un simple corps en deçà de la sémiosis, c'est-à-dire le corps non sémiotique. Par conséquent, l'habitude est *aussi* mentale.

État passif et réceptif

Il ne faut pas croire que parler d'inférence, donc, signifie se situer dans un registre uniquement cognitif, et encore moins uniquement ou principalement conscient. Peirce, par exemple, non seulement prenait en considération les inférences inconscientes, les considérant fondamentales et limitant la conscience uniquement aux moments d'enregistrement mnésique entre une élaboration et une autre ; il pensait aussi que l'abduction régule chaque type de connaissance, y compris les perceptions et la mémoire (5.181 et 2.625), considérant chaque action

mentale comme un processus inférentiel (5.266 ss.), et les sensations et les émotions comme des hypothèses fortes, tellement fortes qu'elles sont obligées : il estimait donc que non seulement la perception, mais aussi l'émotion et la mémoire, sont des inférences dont on n'est pas conscients avec un haut degré de force d'argumentation, et qu'aux trois types d'inférences correspondent différentes émotions.

De surcroît, le deviner, tel qu'il a été décrit par Peirce, exige, comme premier pas, de se maintenir dans « un état passif et réceptif », il se sert d' « une discrimination sous la surface de la conscience » et est le fruit de « jugements perceptifs » s'estompant sans solution de continuité dans l'inférence abductive, et étant « le résultat d'un processus, bien que d'un processus pas suffisamment conscient pour pouvoir être contrôlé, ou plus exactement, non contrôlable et donc non pleinement conscient », au point d'arriver à parler de « suggestion abductive » et de « voyance intime » (5.181).

Et pourtant, c'est exactement pour cela que l'abduction, le deviner, est pour Peirce « le premier pas du raisonnement scientifique » duquel jaillit une nouvelle idée, et s'accompagne d'un type particulier d'émotion, « une singulière sensation de plus grande intensité » (rappelons l'*überdeutlich* freudien des « quasi-hallucinations » de Freud, 1937 et 1899), correspondant « à l'élément *sensuel* de la pensée » (là où l'induction en serait l'élément *habituel* : 2.643).

Une condition passive-réceptive qui a été souvent décrite chez les personnages littéraires – spécialement les détectives – habituellement associés au deviner et à l'abduction : comme le Sherlock Holmes créé par Arthur Conan Doyle (SEBEOK; UMIKER-SEBEOK, 1979/1983), ou son précurseur Dupin, créature de Edgar Allan Poe. Ce dernier incluait dans la *ratiocination*, comme *processus* du raisonner, le «

calcul » - qui dépend d'opérations déductives et inductives - et l' « analyse » qui est en revanche une habileté plus complexe dans laquelle confluent inférences, signes visuels, sensoriels, auditifs, expériences passées et récentes.

Mais c'est quand les limites de la pure règle sont dépassées, que l'habileté de l'analyste se révèle. En silence, il observe et déduit. [...] et la différence dans la valeur des informations obtenues ne consiste pas tant dans la validité de la déduction que dans la qualité de l'observation. Il est nécessaire de savoir *ce que* l'on doit observer (cf. dans HARROWITZ, 1983, pp. 224-225).

Prenons par exemple, à ce propos, la promenade silencieuse de Dupin avec le narrateur dans *Double assassinat dans la rue Morgue*, pendant laquelle le premier devine les pensées du deuxième, l'impressionnant, quitte à lui expliquer après – dans celle qui constitue une véritable préface méthodologique de la nouvelle – la longue chaîne d'associations et d'abductions qui l'ont amené à « lire ce que le narrateur est en train de penser », croisant enfin ses pensées non dites.

Comme dit plus haut, ce qui peut paraître une activité purement cognitive et intellectuelle, ratiocinante, est en réalité « une opérativité à même de couper les différents niveaux de réalité, une rêverie créative qui transcende la raison positiviste et les assomptions » (*ibid.*, p. 232). Poe définit, en effet, l'esprit ainsi à l'œuvre « âme bipartite » et « le poète-mathématique », qui obligent à sombrer dans une rêverie :

Dans ces moments il devenait froid et abstrait, ses yeux perdaient toute expressivité et sa voix de ténor, habituellement pleine, rejoignait un registre de soprano, ce qui aurait sonné pétulant si ce n'était pour la vigueur et la parfaite clarté de sa prononciation.

Si Conan Doyle fait une description analogue de Sherlock Holmes dans des moments de ce genre, voici ce qu'en dit Peirce, qui définit cette condition active-passive *play of musement*, se référant justement au texte de Poe :

Par conséquent, donc, il est raisonnable de considérer que tout problème puisse être correctement résolu par l'homme, quand on lui dédie *suffisamment de temps et d'attention*. Par ailleurs, ces problèmes qui, à première vue, paraissent totalement insolubles, reçoivent dans la même circonstance, comme l'observe Edgar Poe dans *Le délit de la rue Morgue*, les clés qui y entrent le plus doucement. Ceci les rend particulièrement adaptés au Jeu du *Musement*.

Quarante ou cinquante minutes d'une intense et continue pensée analytique dirigée sur l'un de ces problèmes, sont habituellement suffisantes pour en tirer tout ce qu'il y a à en tirer, la solution générale [...]. Entrez dans le vaisseau du Musement, poussez-le dans le lac de la pensée, et laissez la brise du ciel gonfler vos voiles. Les yeux ouverts, attentifs à tout ce qui se passe autour, en conversation ouverte avec vous-même ; puisque celle-ci est toute méditation (6.460-461, l'italique est de moi)^{xiii}.

Ce qu'il y a de particulier dans la pensée de Poe et de Peirce, comme l'écrit Harrowitz (1983, p. 234), c'est que, enquêtant « sur la méthode de l'esprit, sur la définition de raison, sur ce qui se trouve au-delà de la raison, sur la topologie des frontières de l'instinct, sur comment l'on acquiert de nouvelles connaissances, sur la relation entre intuition et raison », ils partagent « une intéressante double attitude envers ces questions et envers la méthode abductive qui a été construite pour s'y confronter ». Dans le deviner abductif, d'une part il y a une approche

systematique, fondee empiriquement, vers le modele quoique base majoritairement sur l'intuition. D'autre part, « il y a un mouvement plutot dirige vers la mystique. Quand les reves prophetiques et l'intuition – mais aussi l'hallucination, comme le releve Eco (1983, p. 258) – sont inclus dans le regne de l'experience dont est generatee la nouvelle connaissance, cela veut dire que l'on est en train de prendre en consideration des possibilites epistemologiques dans un champ bien plus vaste que d'habitude. [...] Le point serait que *la double nature*, a la lumiere de cette discussion, *devient un double aspect* » (HARROWITZ, 1983, p. 234, de mon fait mis en italique et souligne).

Donc deduction, induction et une abduction a l'aspect double mais solidaire. Peut-on scinder cette tripartition fortement solidaire (la aussi, un *Junktin*) en une subdivision entre raison logique et scientifique d'un cote et raison conjecturale de l'autre ? Ou alors faut-il admettre que le deviner abductif avec ses deux faces parcourt transversalement les deux raisons dans leurs moments les plus creatifs, et donc fragiles, infondes et infondables ? Et les parcourt, pour ainsi dire dans le sillon du *anything goes* de Feyerabend (1975/1979), comme « exigence » (LAPLANCHE, 2006/2019d; 2005/2019c) de la pensee et de la recherche, laquelle parfois avance grace a des astuces, forçages, aveuglements, contradictions, fourvoiements et courts-circuits, avec le depart « malhonnête » intrinseque au processus que mentionnait Peirce, avec le courage de defier sans verifications ulterieures la faillibilite qui gouverne la connaissance humaine, et en meme temps refusant fermement de renier les conjectures motivees, maintenant obstinement une abduction avant qu'elle ne soit definitivement verifiee (ECO, 1983, p. 261), avec la possibilite de « pecher une grosse carpe de verite precisement avec un appat de faussete » (FREUD, 1937, pp. 545-546) : en somme en se traduisant en une poussee de *conquistador* (FREUD, 1900), par laquelle on est en realite, malgre soi, mu, alors que l'on croit en etre le moteur.

Est-il possible, en effet, de priver la raison conjecturale du versant déductif-inductif et inversement ce dernier de la lymphe abductive ? Ne risque-t-on pas de déformer et amputer les deux ? Laplanche le remarquait il y a trente ans au sujet de la proposition de distinguer un « enfant psychanalytique » et un « enfant psychologique » : le premier vrai et l'autre réel, le premier conjectural et l'autre purement et concrètement observateur, expérimental et non inférentiel, le premier qui vise les représentations et l'autre les comportements visibles. Ne risquerait-on pas ainsi, il disait, de priver la psychanalyse d'un instrument fondamental, l'observation même au-delà de la situation analytique et de l'objectivable, et de l'autre côté d'interdire à la psychologie et/ou à d'autres disciplines les instruments hypothétiques, l'imaginable ? « Il reste donc à reconnaître que *la psychanalyse comme chaque savoir* procède par hypothèses, conjectures ou représentations ; mais qu'il est propre à la psychanalyse de proposer comme objet le sujet humain, en tant qu'il est lui-même auto-hypothétique, auto-conjectural, auto-représentant ou auto-théorisant » (LAPLANCHE, 1987/2019a, italique de moi ; Voir aussi LAPLANCHE, 2005/2019c).

Le paradigme indiciaire

Cela fait déjà quarante ans que Carlo Ginzburg (1979/1983) a délinéé de façon détaillée un paradigme émergé dans les sciences humaines à la fin du XIX siècle, mais depuis toujours « largement opérant de fait, même si non théorisé de façon explicite » dans des activités très diverses, en le nommant « méthode conjecturale » ou « indiciaire ».

Les médecins ; les historiens ; les hommes politiques ; les potiers ; les menuisiers ; les marins ; les chasseurs ; les pêcheurs ; les femmes : celles-ci sont seulement certaines des catégories qui

opéraient, pour les Grecs, dans le vaste territoire du savoir conjectural. Les frontières de ce territoire [...] étaient délimitées par des termes comme « conjecture », « conjecturer » (*tèkmor, tekmaïresthai*) (*ibid.*, p. 110).

Un paradigme resté implicite certainement, car écrasé par le modèle de connaissance tendant à la généralisation et à la répétitivité des phénomènes, mais aussi car, « se centrant sur la connaissance scientifique (mais d'une scientificité toute à définir) de l'individuel » (*ibid.*, p. 119), il rencontre une difficulté à déplier, élucider et « régulariser » ses pas, spécialement les premiers. Ce sont des formes de savoir essentiellement *muettes*, dans le sens que leurs règles ne se prêtent pas à être formalisées ni dites, et pour lesquelles il n'est pas possible uniquement de mettre en pratique des règles préexistantes, puisqu'elles nécessitent des « éléments impondérables : flair, coup d'œil, intuition » (*ibid.*, p. 135), s'agissant justement d'abductions (bien que Ginzburg fasse une seule fois référence à Peirce de façon explicite, dans une note : *ibid.*, p. 108, n. 38).

Un paradigme indiciaire et divinatoire dont les racines, pour Ginzburg, sont très anciennes et derrière lequel « on entrevoit le geste peut-être le plus ancien de l'histoire intellectuelle de l'espèce humaine : celui du chasseur accroupi dans la boue, scrutant les traces de la proie » (*ibid.*, p. 109) :

Pendant des millénaires l'homme a été chasseur. Au cours d'innombrables traques il a appris à reconstruire les formes et les mouvements de proies invisibles grâce à des empreintes dans la boue, à des branches cassées, à des boulettes d'excréments, à des touffes de poils, à des plumes coincées, à des odeurs stagnantes. Il a appris à fleurir, enregistrer, interpréter et classer des traces infinitésimales comme des fils de bave. Il a appris à réaliser des

opérations mentales complexes avec une rapidité d'éclair, au fond des broussailles, ou dans une prairie pleine d'embûches. Des générations et générations de chasseurs ont enrichi et transmis ce patrimoine de connaissances (*ibid.*, p. 106).

Un paradigme - unitaire au-delà des différences des champs – parce qu'un lien de parenté subtil unissait ces formes du savoir, ce « corps de savoirs locaux sans origine ni mémoire ni histoire », constituant le patrimoine d'hommes et de femmes : « toutes naissaient de l'expérience, de la concrétude de l'expérience. Dans cette concrétude résidait la force de ce type de savoir, et sa limite – l'incapacité de se servir de l'instrument puissant et terrible de l'abstraction » (*ibid.*, p. 123). Une commune « intuition basse » enracinée dans les sens (même si en les dépassant) qui « lie étroitement l'animal homme aux autres espèces animales » (*ibid.*, p. 136).

Savoirs des corps qui se servent de ce que dans leur vivre et agir ils absorbent et transforment, pour le dire avec Peirce, en une habitude, « l'habitude formée de façon délibérée, s'auto-analysant – s'auto-analysant car formée avec l'aide de l'analyse des exercices qui l'ont nourrie » (5.491), aucunement mental dans son essence, mais moyen de transformation du monde externe.

Ginzburg revendiquait donc pour ce paradigme de la chasse, divinatoire⁸, indiciaire ou séméiologique (selon les contextes), un modèle épistémologique commun, signalé aussi par le prêt réciproque de méthodes et termes-clé, qui émerge dans les contes auxquels il était essentiellement confié, et ensuite dans les romans.

8 Conjecture, note Ginzburg (1979/1983, p. 111 et n. 48), est un terme d'origine divinatoire : *conjector* est le devin.

En l'absence d'une documentation verbale à joindre aux peintures rupestres et aux objets manufacturés, nous pouvons faire recours aux récits des contes, qui nous transmettent parfois un écho, même si tardif et déformé, du savoir de ces anciens chasseurs [...] Peut-être l'idée même de narration [...] naquit pour la première fois dans une société de chasseurs, par l'expérience du déchiffrement des traces [...]. Le chasseur aurait été le premier à « raconter une histoire » puisque c'était le seul à même de lire, dans les traces muettes (voire imperceptibles) laissées par la proie, une série cohérente d'événements (*ibid.*, pp. 106-107).

Dans ce paradigme indiciaire, comme on sait, Ginzburg proposait d'insérer la pensée freudienne et la méthode élaborée par Freud, justement pour parvenir à une connaissance et à une transformation de l'individuel en suivant les restes de l'observation scientifique habituelle des phénomènes.

La *téchne* du deviner

Dans cette dernière direction, vingt ans après et sans mentionner le premier, procède Giovanni Vassalli (2001 ; 2008), selon lequel pour délinéer sa méthode, Freud aurait repris une méthodologie basée sur l'observation et sur la « perception visuelle même », dont l'origine est dans la « grande tradition de la *téchne* grecque » (VASSALI, 2001, pp. 964 et 975). Elle n'équivaut pas à l'application pratique d'une théorie comme on l'entend aujourd'hui, c'est plutôt le nom d'une production factuelle (*poiésis*), c'est une utilisation particulière de la raison, une utilisation conjecturale, dans laquelle la connaissance se base sur la supposition, va de pair avec un processus concret de fabrication, dans le sens du savoir-faire, et est donc effectivement « un instrument réel

d'exploration et de connaissance », lequel, au lieu de se baser sur un « empirisme expérimental quantitatif », se base sur un « empirisme concret sensoriel » (*ibid.*, p. 981).

Raison conjecturale basée donc sur les formes sensorielles de la perception (vision, ouïe, etc.) et sur une expérience maturée à travers un travail particulièrement « difficile, intense et approfondi » et une observation détaillée. Une « présence » et un « faire » dans un véritable corps à corps, à partir duquel ensuite « précipitent », à la manière des cristaux dans une solution, idées et hypothèses, abductions.

Quand^{xiii} je me rappelle certains cas isolés dans l'histoire de mes travaux, j'en reviens sans cesse à ceci : que chaque conception s'est présentée à moi directement comme le dépôt d'un grand nombre d'impressions tirées de l'expérience. Là où j'ai eu l'occasion de reconnaître par la suite que ma conception était erronée, elle se trouvait toujours remplacée – et je l'espère améliorée – par une autre idée qui me venait à l'esprit [*einfallen*] (et qui s'appuyait sur les premières expériences et sur de nouvelles) et c'est à cette idée que je soumettais alors ces matériaux⁹.

Au-delà d'une raison du sixième sens, qui d'ailleurs se sert d'observations accomplies « justement avec l'aide des lacunes du psychique » (FREUD, 1938b, p. 586), ce serait une raison que le corps concrètement distille, sédimente, fabrique et configure dans un savoir-faire, qui « ne se concrétise que dans l'activité même du créer » (VASSALLI, 2001, p.

9 S. Freud, lettre à H. Löwy du 30 mars 1930 dans la traduction citée dans Vassalli (2001, p. 962). De la même manière, comme il est connu, Freud (1893, p. 106) décrivait la *voyance* de Charcot : « Il observait attentivement, et maintes et maintes fois les choses qu'il ne connaissait pas, renforçant ainsi l'impression qu'il en avait extraite : jour après jour, jusqu'à ce que s'ouvre pour lui, soudainement, leur sens intime.

983), à travers une exploration et une expérience qui se font connaissance, sans que le passage final en une idée ne puisse ensuite être déterminé volontairement et encore moins pré-ordonné et préétabli.

Au contraire, pour le dire avec Peirce, il peut éventuellement se produire - et de manière efficace - seulement si l'on réussit à mettre de côté le Moi¹⁰, laissant le corps pouvant produire ses raisons par lui-même, donnant éventuellement expression à son habitude :

Se libérer de son propre moi et de son propre effort. Tous savent que la conscience de son propre *moi* rend souvent maladroit et peut même paralyser l'esprit. Tous auront noté que les actes mentaux affrontés avec légèreté tendent à être plus intelligents de ceux dans lesquels chaque petit détail est étudié pendant que l'action est en cours, ou que souvent un grand effort [...] peut empêcher la réussite [...]. En tout cas, mon expérience personnelle est que la conscience de moi-même et spécialement l'effort conscient sont capables de me réduire sur le bord de l'idiotie (7.45).^{xiv}

Donc Freud – en se rangeant, dit Vassalli (2001), avec la raison conjecturale – souligne le caractère incontournable de la participation individuelle, personnelle, singulière, dans ses limites mais aussi dans la fiabilité de fond de cet engagement fait de « temps et attention suffisants et pensée intense et continue », de « travail difficile, intense et approfondi », de « discipline et connaissances précises » :

10 Exactement comme selon Freud (2016), d'ailleurs, cela se produit dans les situations de transfert de pensée, par exemple dans le cas de devins utilisant des dispositifs particuliers (sphères de verre, cartes, écrits, etc.), justement pour dépister le Moi, en détournant son attention et son intervention.

« Interpréter ! Voilà un vilain mot. Je n'aime pas vous entendre parler ainsi, vous m'ôtez toute certitude. Si tout dépend de mon interprétation, qui me garantit que j'interprète correctement ? Tout n'est-il pas alors livré à mon arbitraire ? » Tout doux, ce n'est pas si grave. Pourquoi voulez-vous que vos propres processus anémiques fassent exception aux lois que vous reconnaissez pour ceux des autres ? Quand vous aurez acquis une certaine autodiscipline et que vous disposerez de connaissances déterminées, vos interprétations ne seront pas sous l'influence de vos particularités personnelles et elles toucheront juste. Je ne dis pas que pour cette partie de la tâche la personnalité de l'analyse est indifférente. Il entre en ligne de compte une certaine finesse d'oreille pour le refoulé inconscient, que tous ne possèdent pas dans la même mesure. [...] C'est une question de flair, un flair qui peut être considérablement affiné par l'expérience. (FREUD, 1926, pp. 44-45).

Donc un empirisme – « vous auriez tort de croire que ce que je vous expose comme étant la conception psychanalytique soit un système spéculatif. Il s'agit plutôt d'un fait d'expérience, d'une expression directe de l'observation ou du résultat de l'élaboration de celle-ci. (FREUD, 1915-1917, pp. 293). Mais, comme le dit Vassalli, une « forme primitive d'empirisme », dans le sens aristotélicien d'un procédé artisanal lié à une « précompréhension basée sur les capacités acquises de l'être humain : l'être habitué et l'être familier », une acception conservée dans l'usage quotidien du mot *Erfahrung*¹¹.

11 « Expérience » dont Agamben (1978, p. 5, 7 et 10), toujours il y a quarante ans, constatait que « n'est plus quelque chose qu'il nous est encore donné de faire. Puisque, tout comme il a été privé de sa biographie, l'homme contemporain a été exproprié de son expérience », alors que les expériences s'accomplissent en dehors de l'homme. Et curieusement, l'homme reste à les regarder avec soulagement [...] préfère que, à en faire l'expérience, ce soit l'appareil

Et Vassalli donne à cette méthode freudienne conjecturale un nom précis : deviner, *erraten*, comme justement le définit Freud en le mentionnant d'innombrables fois, quoique traduit de façon variable (GRIBINSKI, 1994). Deviner, à son avis et dans une consonance non explicite avec Peirce, est le nom de la technique conjecturale, et en psychanalyse décrit « l'acte technique précis qui donne accès à l'inconscient ». Le deviner est « la forme de l'interprétation », tout comme « construire » est plutôt « une forme augmentée et spécifique du deviner ». Tous les deux sont des travaux préliminaires, propédeutiques à la conviction qui pourra ensuite s'introduire : « La conviction analytique commence là où, à ce que l'on a deviné, s'ajoute l'affect », surmontant les résistances, établissant des connexions, en un mot *perlaborant*¹².

Deviner en séance

Donc, en psychanalyse, le deviner équivaldrait d'un côté au paradigme indiciaire dans lequel on pourrait situer la pensée freudienne et sa méthode (Ginzburg), de l'autre côté à la raison conjecturale de la *téchne*, considérée comme distinguée et même opposée à la raison logique, expérimentale et scientifique (Vassalli). Mais, dans les deux cas, le deviner entrerait ainsi dans le cabinet d'analyse, comme une partie du fonctionnement psychique de l'analyste au travail dans la relation avec l'autre, constituant même la matrice dont surgiraient à la fois l'interprétation et la construction, en lui donnant forme.

photographique ». Une expropriation de l'expérience qui à son avis était « implicite dans le projet fondamental de la science moderne ».

12 Sur la conviction en psychanalyse, voir la courte recension de deux textes récents : Luchetti (2019).

Mais le fait d'accorder une place au deviner à côté de l'interpréter et du construire, et même à leur fondement, en permettant – et obligeant – précisément de s'adresser au corps comme conjectural, écarte-t-il véritablement la raison psychanalytique de la raison scientifique, ou alors consolide-t-il et réclame-t-il son appartenance commune à la science ? Dans d'autres termes, n'est-ce pas justement l'investigation sur le deviner en séance qui pourrait nous permettre de confirmer et d'interroger certains aspects et caractéristiques de la raison conjecturale, spécialement dans ses premiers pas, renforçant sa valeur scientifique, entre autres dans le sillon peircien qui impose de penser le corps comme fabrique conjecturale ?

Comme évoqué plus haut, le deviner est bien présent dans les textes freudiens, et il y a un certain temps (LUCHETTI, 2002; 2006), j'avais proposé justement d'y voir une réflexion freudienne implicite sur le travail psychique de l'analyste, sur son activité et passivité, sur son inéluctable contribution personnelle, le considérant une modalité du fonctionnement psychique en séance : c'est-à-dire la captation dans une figuration de traces perceptives non représentationnelles (pas encore ou non plus représentationnelles), émergées de façon hallucinatoire via un état régressif préliminaire de la pensée (ou « régrédient », comme les Botella préfèrent le nommer, 1990), cette pensée étant caractérisée par la perte ou par la dépossession des investissements du Moi, par la disparition des repères identificatoires habituels et des frontières égoïques¹³.

13 Et dont surgit « une capacité de « percevoir » une intelligibilité, laquelle, sans participation des processus secondaires et primaires, en dehors de la sensorialité, sans le droit d'accéder par la voie progressante à la qualité représentation et au système Pcs, fournit une ouverture sur certaines « zones » psychiques autrement inatteignables », « zones de non-représentation ». « Le problème », continuent les Botella (1990, pp. 68-70), « c'est comment il peut exister une « perception » sans participation sensorielle, ou, encore mieux, une intelligibilité psychique en dehors des représentations, sans qualité consciente, atemporelle ».

En l'exprimant en une séquence : état régrédient → hallucinatoire → figuration → sédimentation ou densification ou juxtaposition de mots → représentation (avec les relatives charges affectives).

Cet halluciner régrédient serait la prémisse indispensable d'un possible « travail de figuration » pouvant intercepter ces traces perceptives et établissant de premières distinctions, construisant la première ébauche d'un tissu de liens et d'investissements, et donc de représentations. Le produit de ce travail seraient par exemple ces « figurations-parlées » ou « pensées-figurées » ou « images-de-paroles » dont parle Aulagnier (1981/1991a; 1985/1991b), ou ces « miettes verbales » que mentionne De M'Uzan (1989/1994), ou encore ces « mots que l'on trouve à côté ou aux alentours des images » dont parle Gribinski (2004).

Le deviner de l'analyste ne serait, donc, pas réductible à une activité purement cognitive et encore moins consciente, tout en restant pleinement une modalité de connaissance, un « réussir à deviner ». Cela tisserait, pour ainsi dire, un réseau de représentations (avec les affects relatifs) sur lesquelles pouvoir transférer des contenus refoulés non récupérables tels quels, mais seulement leurs dérivés. Ou alors, là où ces derniers manqueraient parce qu'on n'aurait pas réussi à les construire, cela tisserait une trame de « couverture » pour construire pour/avec le patient une toile psychique là où elle est déchirée, la reconstruisant de cette façon comme espace et écran représentatif, fonctionnant pour ainsi dire comme un revers (et une prémisse) de l'hallucination négative (GREEN, 1977/1996; 1980/1985) : au lieu d'effacer de façon hallucinatoire, comme cette dernière, l'objet de la perception pour en faire un écran représentationnel disponible, le deviner le (ré)coudrait préalablement, à travers une sorte de « figuration-écran » (une *Deckdarstellung*).

Une double fonction possible – dans d'autres termes : pour un transfert

de l'infantile ou pour la création d'un infantile ensuite transférable (ANDRÉ, 2010) – peut-être ébauchée aussi par Gribinski. Dans un premier temps (1994), considérant que deviner et construire sont deux temps logiques ou quasiment deux synonymes de la tâche de l'analyste, qui consisterait dans le fait d'« exporter vers l'enfance du patient, en inventant cette enfance, une histoire qu'il n'a pas vécu », c'est-à-dire exporter et inventer pour temporaliser et historiciser ce qui n'a pas été vécu, *en créant* un « infantile » via un pidgin¹⁴ des mots du patient et des représentations inconscientes de l'analyste : une sorte de langue intermédiaire composée de deux langues et de deux histoires différentes et qu'en vérité personne ne parle, impersonnelle. Successivement (2002), en identifiant dans le *Erraten* l'« auto-perception chez l'analyste des processus psychiques du patient » (*ibid.*, p. 94 : ici il semble qu'il n'y a pas de représentations mais des processus : donc transfert oui, mais de processus), à travers lesquels, suivant une « logique déraisonnable » l'analyste « perçoit l'acte du transfert via l'image et tente d'en parler avec les mots qui se trouvent à côté [dans « les alentours »] et *sait* que l'évidente anomalie de ce qu'il propose a alors touché juste » (GRIBINSKI, 2004, p. 68). Dans les deux cas, cependant, le deviner présupposerait d'accepter de « se mettre dans un état intermédiaire entre la veille et le sommeil, de façon à suivre les pensées non voulues, qui deviennent des images visuelles et auditives, à savoir de « penser de façon hallucinatoire » (*ibid.*, p. 69).

En adoptant la « troisième topique » (ou topique du clivage : FREUD, 1938a) indiquée par Laplanche dans le sillage de Dejours (2001), nous pourrions postuler qu'à l'origine du deviner, avant tout, se trouve l'inconscient enclavé, c'est-à-dire ce qui est implanté dans le corps de

14 Le *pidgin* est la langue auxiliaire, grammaticalement très simple et souvent utilisée pour les échanges commerciaux, formée dans la rencontre entre une langue étrangère et une ou plusieurs langues indigènes.

l'enfant dans la relation avec l'adulte mais n'est pas encore traduit, et ce qui est intromis et intraduisible, radicalement ou partiellement « intraitable » (LAPLANCHE, 1990/2021) – alors que ce qui est refoulé en serait le résidu traductif, avec une valence pulsionnelle.

Si pour le refoulé il y a possibilité de transfert, et un retour du refoulé faisant pression pour être accueilli (au moins avec un symptôme) dans l'organisation égoïque est d'ailleurs inévitable, pour ce qui est enclavé et non refoulé il n'y aurait pas de possibilité de transfert, demeurant un actuel en dehors du temps. N'étant pas contre-investi comme l'est le refoulé, ce dernier est cependant à fleur de conscience, en entendant ici la conscience perceptive immédiate *et non pas* cette « conscience de pensée secondaire » dont parle Freud en 1896 en la définissant comme une « conscience d'après-coup selon le temps », *non pas* ce « rendre conscient » (*Bewußtmachen*) de la prise de conscience via le préconscient que les Botella (1988, p. 1371) distinguent justement du « devenir conscient » (*Bewußtwerden*) hallucinatoire. C'est un inconscient endigué uniquement par une pensée logique et opérationnelle (concrète ou abstraite ou idéologique), qui n'est pas imprégné de fantasmes ni alimenté de pulsions, n'ayant pas un préconscient, ni un Moi, correspondant.

Le deviner regarderait non seulement le non-traduit qui précède chaque traduction ou en est radicalement exclu (enclavé), mais aussi, comme d'ailleurs indiqué par Freud, le non-traduit résidu résultant de chaque traduction, c'est-à-dire le refoulé ; puisque ses contenus, comme le rappelle Laplanche (2004/2019b), ayant perdu leur fonction référentielle et représentationnelle, bien qu'étant des signifiants sont également coupés du circuit de sens ; et, par conséquent, ne pouvant pas ré-émerger en tant que tels, ils peuvent uniquement transférer leur charge à d'autres représentations, plus ou moins capables de se prêter à les accueillir avec leurs affects respectifs, plus ou moins connectées ou ramifiées dans un

réseau plus ou moins dense. Donc le deviner de l'analyste pourrait cueillir au sens figuré le refoulé et le non refoulé du patient, lesquels peuvent par ailleurs se croiser et interagir. Non seulement il est possible de penser que le transfert d'un contenu refoulé se fraie une voie justement en comptant sur la pression exercée par l'enclavé (DEJOURS, 2001, p. 105), mais, réciproquement, quelque chose d'enclavé pourrait profiter du passage ouvert par le transfert et de la transformation qu'il implique dans la topique et dans la dynamique psychiques (LAPLANCHE, 2004/2019b).

Deux formes du deviner

En tout cas, le deviner peut émerger dans des formes pouvant rester entièrement inaperçues. Deux exemples possibles : l'*image* se formant dans l'esprit de l'analyste à partir du rêve raconté par le patient ; le *récit* qui, de façon analogue, se tisse dans l'esprit de l'analyste à partir des narrations, plus ou moins fragmentaires, partielles et lacunaires d'événements traumatiques ou même anodins. Images et narrations qui n'attirent que quelques fois l'attention de l'analyste pour leur *Überdeutlichkeit*, pour leur vivacité sensorielle et affective, quasi-hallucinatoire (FREUD, 1899 et 1937). Tout de suite on peut se demander si elles sont les faces solidaires et inséparables d'un seul fonctionnement ou ses différents temps, ou alors si elles peuvent éventuellement valoir essentiellement sur les deux versants du non traduit, autrement dit sur les deux types d'inconscient, respectivement non refoulé (enclavé) et refoulé.

J'ai défini comme *double visuel du rêve* (LUCHETTI, 2003) l'image mentale qui se produit à partir du rêve raconté par le patient – « En écoutant avec la « troisième oreille », nous voyons avec le troisième œil, notre œil fertile de l'esprit » (SCHUST-BRIAT, 1996, p. 387) – puisqu'y participe ce *fonctionnement paradoxal* dont parlait de M'Uzan (1989/1994,

p. 153) : ceci « dérive de la conjonction, chez l'analyste, d'une disposition à utiliser l'identification primaire et d'une tolérance par rapport au vécu de dépersonnalisation », et dans son préconscient à donner vie à la *chimère*, « une nouvelle entité, presque un être, produite par les inconscients imbriqués des protagonistes » (*ibid.*, p. 156), laquelle [effectue] dans l'esprit de l'analyste une activité d'envahisseur, de *taupe*, difficilement identifiable car narcissiquement investie ». Mais y contribue également ce que nous pourrions définir avec les Botella (2001a; 2001b) comme un *travail de figurabilité en double*, un mouvement régrédient de l'appareil psychique qui s'oppose au mouvement progrédient vers les traces mnésiques, les fantasmes et les représentations, et qui implique *les deux psychismes*, étant nécessairement le fruit d'un *travail en double* dans lequel un psychisme reflète – via une capacité perceptive primitive, immédiate, comparable à la perception endopsychique d'un rêve : une autre manière d'indiquer une abduction ? - ce qui chez l'autre est seulement potentiel (car, je préciserais, refoulé ou enclavé).

Beaucoup d'autres auteurs ont signalé ce fonctionnement. Fédida (2000, p. 7) affirmait : « La matérialité du matériel psychique - celle d'un rêve ou d'un fantasme - n'est pas seulement une production du patient, mais dérive essentiellement de la *capacité hallucinatoire de l'analyste* dans la forme hypnoïde de son attention (fluctuante) et même dans la vivacité physique des mots de l'interprétation ». À la même manière, Ogden (1997, pp. 729-730) estime que « le processus analytique exige des conditions facilitant la superposition d'états de rêverie de l'analyste et de l'analysant », et précise que « l'entreprise analytique [...], se basant fortement sur les expériences générées par la superposition d'états de rêverie de l'analyste et de l'analysant, exige des conditions favorisant simultanément la communication et l'isolement ». De même, d'une autre perspective, Aron et Bushra (1998, pp. 404-408), soulignaient que « patient et analyste doivent de façon différenciée s'abandonner l'un à

l'autre et se transformer » et indiquaient que l'analyste, alors qu'il est réveillé et attentif quand il écoute le récit du rêve du patient, « pourrait être dans un état relativement oniroïde quand il cherche à s'aventurer à tâtons dans l'expérience du rêve, d'*imaginer les scènes oniriques avec le patient* » (*op. cit.*, l'italique est de moi).

L'*image double du rêve* constituerait une concrétion de perceptions et images mnésiques, et ensuite représentations et affects, s'étant déposées autour d'une matière étrangère, cette « matière à rêver » (DAYAN, 1995) qui est la faille de l'autre (celle qui est chez l'autre et que l'autre produit dans l'*infans*). Exactement comme ça, *en creux*, elle pourrait en délimiter les contours, de la même façon qu'avec le deuil, disait Freud (1929, pp. 222-223), tout ce qui peut prendre la place de ce que l'on a perdu, « tout en en le comblant entièrement, reste néanmoins quelque chose d'autre » ; mais, en même temps, il indique les contours de cette perte, la (re) mettant en jeu et éventuellement aussi en la répétant, il peut servir comme un écran sur lequel déplacer et condenser, donc enfin rêver.

La fonction que le double visuel a pour le rêve pourrait être attribuée aussi à ce que j'ai appelé *double narratif du trauma ou de l'événement* (LUCHETTI, 2013), c'est-à-dire le récit qui se crée, de façon tout aussi inaperçue, chez l'analyste à partir de ce qu'au fur et à mesure, de façon plus ou moins fragmentaire, partielle et lacunaire, il écoute du patient au propos d'une expérience - évidemment celles traumatiques, mais aussi celles anodines - et qui se profile ou peut-être se configure comme canevas ou narration seulement accessoirement et marginalement, quand par exemple il est communiqué en analyse ou déposé dans un écrit. Si la tâche de l'analyste est de « deviner, ou pour être plus exact *construire* le matériel oublié à partir des traces qui sont restées (FREUD, 1937, p. 543, partiellement modifié, car ici *erraten* a été traduit avec « découvrir »), ce travail peut parfois s'articuler dans une mise en récit

qui est également, naturellement, une mise en images et en sensations pouvant solliciter - de façon quasi-hallucinatoire comme dans le double visuel du rêve - chaque registre possible, jusqu'à devenir un vécu et souvenir chez l'analyste, et aussi éventuellement être refoulé.

A qui appartient le récit d'un traumatisme ou d'un événement ? À qui appartient l'image du rêve raconté ? À qui appartiennent les vives sensations, corporelles, dans tous les registres sensoriels et moteurs, suscitées et maintenues dans le souvenir par les récits et les images de façon quasi-hallucinatoire ? Au patient ? A l'analyste ? A la relation ou au champ dans lequel ces derniers sont immergés et duquel ils émergent comme fonctions locales et contingentes ? Certainement, comme le souligne Fédida (2000, pp. 9-10) :

Chaque communication analytique restitue le matériel seulement dans la mesure avec laquelle elle réussit à témoigner de la régression transférentielle du patient, *en étroite relation* avec les contenus régressifs de la vie psychique de l'analyste et avec la possibilité de ce dernier d'entrer en contact avec eux [...]. La chose la plus importante est la manière dans laquelle les vécus [régressifs d'anéantissement et d'agonie du patient] sont capables de faire vaciller la certitude des représentations théoriques et de produire [chez l'analyste] des *images* autochtones de l'anéantissement et de l'agonie. Cela n'est pas possible avec la simple empathie, mais présuppose une véritable créativité des formes inédites de la psyché.

Corps conjectural : au-delà du chasseur, l'*infans*

Est-il donc possible de penser aux images visuelles doubles du rêve et

au récit double de l'événement comme deux faces, ou modalités, ou temps d'un deviner, peut-être essentiellement - mais non exclusivement, comme évoqué plus haut – dirigés, pour les premières, vers le non refoulé et pour le second vers le refoulé? Ce deviner peut-il nous montrer aussi quelque chose du deviner abductif qui est, selon Peirce, le premier pas de la pensée ? Un deviner qui serait à la base de l'interprétation et de la construction, leur substrat et matrice. *L'interprétation* indique régulièrement des signifiants, des affects, des représentations qui émergent, souvent marginalement ou confusément dans l'ensemble, comme restes ou alors sur un plan qui en permet l'émergence, mais en même temps en décale ou en déplace le niveau et donc les possibles connexions. La *construction* est en revanche une véritable articulation de celles-ci, minimale ou plus ou moins ample, dans un canevas ou dans un scénario ou dans une véritable histoire. Ce sont les faces d'une raison conjecturale qui peut effectivement émerger seulement en prenant corps dans un fabriquer, un savoir-*faire*, à partir d'une habitude et d'une familiarité que seulement la relation analytique peut permettre, même si elle ne peut pas l'assurer¹⁵.

Ce deviner pourrait s'incarner dans un autre personnage, le commissaire Jules Maigret, né du stylo de Georges Simenon. Comme écrivait Leonardo Sciascia,

la méthode d'investigation du commissaire Maigret ne procède pas par indices matériels, par déductions positives comme celui

15 Suivant Peirce qui affirmait que « la pensée est un fil de mélodie courant à travers la succession de nos sensations (5.395) et l'émotion « un seul trouble harmonique » (2.643), nous pourrions peut-être dire que dans la relation analytique, si l'interprétation est comparable à un noyau thématique de deux ou quelques notes, et la construction à une mélodie, le deviner pourrait correspondre au registre harmonique qu'elles configurent et à partir duquel en même temps elles sont produites.

de Sherlock Holmes [...] sa méthode consiste dans le fait de susciter lentement des atmosphères imprégnées de trouble, de sentiments confus : jusqu'à ce que, *née de cette communion physique, une intuition lui révèle la vérité* » (SCIASCIA, 1961, pp. 95-96, l'italique est de moi).

Donc Maigret a besoin de « vivre », habiter les lieux, les temps et les relations où l'événement s'est produit, de s'alimenter et de se laisser imprégner - en plus que d'alcool et de tabac - par l'atmosphère, par les couleurs, les odeurs, les sons ou les bruits, les visions, en y plongeant dans les différentes heures du jour et de la nuit, sous les différentes lumières et conditions atmosphériques, alourdi, fatigué ou soulagé, insomniaque ou reposé. Seulement de cette façon, « avec un air de stupidité massive », son corps peut « saisir dans la vibration d'une voix, dans l'hésitation d'un geste, dans la décoration d'une pièce, plus de vérité que dans les empreintes digitales et dans les expertises balistiques » (*ibid.*).

Si avec le deviner, la psychanalyse croise la triade déduction, induction, abduction, se plaçant dans son nœud créatif et risqué, peut-être elle peut ainsi indiquer, justement, que s'il y a raison conjecturale, c'est parce qu'une relation a pu prendre corps et des corps ont pu s'exposer (au sens d'Aristote) à une « habitude et familiarité », à un savoir-faire permettant que des interprétations ponctuelles et des constructions plus ou moins articulées se fabriquent (comme fonctions diversement situables chez les protagonistes de la relation analytique, et pas seulement), souvent parce que ces corps sont contraints par des affects et des mouvements transférentiels, car, comme le soutenait Peirce, les potentialités maximales du deviner s'expriment seulement dans des circonstances critiques. Comme cela arrive au marin narrateur de *Une descente dans le maelstrom* de Poe, auquel plusieurs fois j'ai fait référence, qui arrive à recueillir toute son expérience vécue d'observateur uniquement quand il est traîné

en plein milieu du vortex, expérience qui a produit une « habitude » se traduisant enfin et s'exprimant dans le fait d'attraper le tonneau qui le ramène vers le haut, peut chercher à la reconstruire après coup seulement de façon imparfaite et fragmentaire, à partir de sa position précaire de Moi narrateur.

Donc le corps conjectural, incarné - au-delà du langage et de la sémiotique : « Quand l'action arrive, enfin, nous sommes seuls [...], il y a seulement son propre « savoir-faire » (CIMATTI, 2015, p. 223) - dans une habitude pouvant donner cours, à la manière du lit du fleuve, aux interprétations et constructions, impersonnelles car elles parlent une langue de personne, le langage muet d'une relation dont elles sont l'action et que seulement cette action, comme le disait Peirce, peut créer. Mais de cette manière se révèle qu'aux racines lointaines de la raison conjecturale, bien au-delà du chasseur, le pressentiment de l'*infans*¹⁶, le corps du petit d'homme qui, soumis à la « machine anthropogénique », est depuis toujours, originairement exposé à l'inconscient sexuel des adultes et doit, tant bien que mal, en sonder les traces insondables, pour en faire quelque chose à l'intérieur de soi, se construire un monde et un appareil de l'âme, faisant de soi ce corps conjecturant et auto-conjecturant que la psychanalyse cherche à évoquer et à toucher, à penser, peut-être à libérer¹⁷.

16 « Que l'homme ne soit pas toujours déjà parlant, qu'il ait été et soit encore in-fant, c'est ceci l'expérience », écrivait Agamben (1978, p. 49).

17 Parmi les innombrables retombées pratiques de ces questions apparemment abstraites et théoriques, on peut penser aux questions délicates et actuelles, avant tout métapsychologiques, de la dite *Skype Analysis* ainsi que de la fréquence utile des séances.

Bibliographie

AGAMBEN, G. *Infanzia e storia: Distruzione dell'esperienza e origine della stori.* Turim: Einaudi, 1978.

ANDRÉ, J. "Passione, odio e sessualità". *Rivista di Psicoanalisi.* Roma, v. 56, n. 2, 2010, pp. 345-358.

ARON, L.; BUSHRA, A. "Mutual regression: altered states in the psychoanalytic situation". *Journal of the American Psychoanalytic Association.* Nova Iorque, v. 46, n. 2, 1998, pp. 389-412

AULAGNIER, P. (1981) "Du langage pictural au langage de l'interprète", in *Un interprète en quête de sens.* Paris, Payot, 1991a.

AULAGNIER, P. (1985) "Le retrait dans l'hallucination", in *Un interprète en quête de sens.* Paris, Payot, 1991b.

BOTELLA, C.; BOTELLA, S. "Trauma et topique". *Revue Française de Psychanalyse.* Paris, v. 52, n. 6, nov./dez. de 1988, pp. 1461-1477.

BOTELLA, C.; BOTELLA, S. "La problématique de la régression formelle de la pensée et de l'hallucinoire", in Baranes, J. et al. *La psychanalyse: questions pour demain.* Paris: Puf, 1990.

BOTELLA, C.; BOTELLA, S. "Figurabilité et régrédience". *Revue Française de Psychanalyse.* Paris, v. 65, n. 4, 2001a, pp. 1149-1239.

BOTELLA, C.; BOTELLA, S. *La figurabilité psychique.* Lausanne-Paris: Delachaux et Niestlé, 2001b.

CIMATTI, F. “Il nocciolo del reale, da Lacan a Peirce”, in Bonfantini, M.A., Fabbrichesi, R. e Zingale, S. *Su Peirce: Interpretazioni, ricerche, prospettive*. Milão: Bompiani, 2015.

DAYAN, M. “Matière à rêver”. *L’Inactuel*. Paris, n. 5, 1995, pp. 23-42.

DEJOURS, C. *Le corps, d’abord: Corps biologique, corps érotique et sens moral*. Paris, Payot, 2001.

ECO, U. “Corna, zoccoli, scarpe. Alcune ipotesi su tre tipi di abduzione”, in U. Eco, U. e Sebeok, T. A. *Il segno dei tre: Holmes, Dupin, Peirce*. Milão: Bompiani, 1983.

FÉDIDA, P. *Par où commence le corps humain: Retour sur la régression*. Paris: Puf, 2000.

FEYERABEND, P. K. (1975) *Contro il metodo: Abbozzo di una teoria anarchica della conoscenza*. Milão: Feltrinelli, 1979.

FREUD, S. (1893) “Charcot”, in *Opere di Sigmund Freud (vol. II)*. Turim: Boringhieri, 1977.

FREUD, S. (1899) “Ricordi di copertura”, in *Opere di Sigmund Freud (vol. II)*. Turim: Boringhieri, 1977.

FREUD, S. (1900) “Lettera del 1o febbraio 1900”, in *Lettere a Wilhelm Fliess 1887-1904*. Turim: Boringhieri, 1986.

FREUD, S. (1905) “Il motto di spirito e la sua relazione con l’inconscio”, in *Opere di Sigmund Freud (vol. V)*. Turim: Boringhieri, 1976.

FREUD, S. (1915-1917) “Introduzione alla psicoanalisi”, in *Opere di Sigmund Freud (vol. VIII)*. Turim: Boringhieri, 1978.

FREUD, S. (1915) “Pulsioni e loro destini”, in *Opere di Sigmund Freud (vol. VIII)*. Turim: Boringhieri, 1978.

FREUD, S. (1915) “Pulsions et destins de pulsions”, in *OCF-P, tome XIII*. Paris: Puf, 2005.

FREUD, S. (1925) “La negazione”, in *Opere di Sigmund Freud (vol. X)*. Turim: Boringhieri, 1989.

FREUD, S. (1926) “Il problema dell’analisi condotta da non medici”, in *Opere di Sigmund Freud (vol. X)*. Turim: Boringhieri, 1989.

FREUD, S. (1929) “Lettera dell’11 aprile 1929”, in Freud, S.; Binswanger, L. *Correspondance 1908-1938*. Paris: Calmann-Lévy, 1995.

FREUD, S. (1937) “Costruzioni nell’analisi”, in *Opere di Sigmund Freud (vol. XI)*. Turim: Boringhieri, 1979a.

FREUD, S. (1938a) “La scissione dell’Io nel processo di difesa”, in *Opere di Sigmund Freud (vol. XI)*. Turim: Boringhieri, 1979b.

FREUD, S. (1938b) “Compendio di psicoanalisi”, in *Opere di Sigmund Freud (vol. XI)*. Turim: Boringhieri, 1979c.

FREUD, S. *Telepatia*. Milão: BUR-Rizzoli, 2016.

GINZBURG, C. (1979) “Spie. Radici di un paradigma indiziario”, in U. Eco, U. e Sebeok, T. A. *Il segno dei tre*: Holmes, Dupin, Peirce. Milão: Bompiani, 1983.

GREEN, A. (1977) “L'allucinazione negativa”, in *Il lavoro del negativo*. Roma: Borla, 1996.

GREEN, A. (1980) “La madre morta”, in *Narcisismo di vita, narcisismo di morte*. Roma: Borla, 1985.

GRIBINSKI, M. (1994) “L'étranger dans la maison”, in *Le trouble de la réalité: De l'ersatz à la construction*. Paris, Gallimard, 1996.

GRIBINSKI, M. (2002) “La coscienza ipotetica”, in *Le separazioni imperfette*. Roma: Borla, 2004.

GRIBINSKI, M. (2004) “Indovinare pressappoco”. *Rivista di Psicoanalisi*. Roma, v. 50, 2004, pp. 53-73.

HARROWITZ, N. “Il modello del detective: Ch.S. Peirce e Edgar A. Poe”, in U. Eco, U. e Sebeok, T. A. *Il segno dei tre: Holmes, Dupin, Peirce*. Milão: Bompiani, 1983.

LAPLANCHE, J. (1987) *Nuovi fondamenti per la psicoanalisi*. Milão: Mimesis, 2019a.

LAPLANCHE, J. (1990), “Impianto, intromissione”, in *Il primato dell'altro in psicoanalisi: La rivoluzione copernicana incompiuta*. Milão: Mimesis, 2021.

LAPLANCHE, J. (2004) “Tre accezioni del termine «inconscio» nella cornice della Teoria della Seduzione Generalizzata”, in *Sexuale: La sessualità allargata nel senso freudiano*. Milão: Mimesis, 2019b.

LAPLANCHE, J. (2005) “Livelli della prova”, in *Sexuale: La sessualità*

allargata nel senso freudiano. Milão: Mimesis, 2019c.

LAPLANCHE, J. (2006) “Freud e la filosofia”, in *Sexuale: La sessualità allargata nel senso freudiano*. Milão: Mimesis, 2019d.

LUCHETTI, A. “Fantasticare, tradurre, indovinare: Su evoluzione e rivoluzione della metapsicologia”. *Rivista di Psicoanalisi*. Milão, v. 48, 2002, pp. 41-68.

LUCHETTI, A. “Il doppio visivo del sogno in analisi: the secret sharer ”, in Riolo, F. *L'analisi dei sogni*. Milão: FrancoAngeli, 2003.

LUCHETTI, A. “Postilla sull’indovinare”, in Conrotto, F. (org.). *Statuto epistemologico della psicoanalisi e metapsicologia*. Roma: Borla, 2006.

LUCHETTI, A. (2013) “Due forme dell’indovinare”. Trabalho não publicado.

LUCHETTI, A. “Conviction, suggestion, séduction”. *Rivista di Psicoanalisi*. Milão, v. 64, n. 4, out./dez. de 2019, p. 917-920.

DE M’UZAN, M. (1989) “Pendant la séance”, in *La bouche de l’Inconscient: Essais sur l’interprétation*. Paris: Gallimard, 1994.

OGDEN, T. H. “Reverie and Metaphor: Some Thoughts on How I Work as a Psychoanalyst”. *International Journal of Psychoanalysis*. Londres, v. 78, ago. de 1997, pp. 719-732.

PEIRCE, C. S. (1929) *Opere*. Milão: Bompiani, 2003.

POE, E. A. *I racconti*. Turim: Einaudi, 1983.

POPPER, K. *Congetture e confutazioni*. Bologna: Il Mulino, 1972.

SCHUST-BRIAT, G. “Fertile Eyes’: Considerations on Visual Phenomena in the Analyst’s Mind at Work”. *Psychoanalytic Inquiry*. Oxfordshire, v. 16, n. 3, 1996, pp. 376-389.

SCIASCIA, L. (1961) “La scommessa di Simenon”, in *Il metodo di Maigret e altri scritti sul giallo*. Milão: Adelphi, 2018.

SEBEOK, T. A.; UMIKER-SEBEOK, J. (1979). “Voi conoscete il mio metodo’: un confronto fra Charles S. Peirce e Sherlock Holmes”, in U. Eco, U. e Sebeok, T. A. *Il segno dei tre: Holmes, Dupin, Peirce*. Milão: Bompiani, 1983.

VASSALLI, G. (2001) “La psicoanalisi nasce dallo spirito della ‘tecnica greca’”. *Rivista di Psicoanalisi*. Milão, v. 50, n. 4, 2004, pp. 961-991.

VASSALLI, G. “Il punto di vista epistemologico della nozione psicoanalitica di costruzione”. *Rivista di Psicoanalisi*. Milão, v. 54, 2008, pp. 763-769.

ZINGARELLI, N. *Vocabolario della lingua italiana*. Bologna: Zanichelli, 2018.

Notes du traducteur

ⁱ Pour la traduction des citations de Freud, la traduction française des œuvres complètes de Freud a été utilisée. Pour les citations de Peirce, une traduction est proposée de l'italien au français, le texte original en anglais est reporté en note à la fin de l'article. Pour toutes les autres citations, une traduction de l'italien au français a été proposée.

ⁱⁱ Guillemets du traducteur. Tout au long de l'article, l'auteur fera référence au « deviner » pour se référer à l'activité de deviner. Dans la suite de l'article, les guillemets ne seront plus indiqués.

ⁱⁱⁱ Over the chasm that yawns between the ultimate goal of science and such ideas of Man's environment as, coming over him during his primeval wanderings in the forest, [...] we are building a cantilever bridge of induction, held together by scientific struts and ties. Yet every plank of its advance is first laid by Retroduction alone, that is to say, by the spontaneous conjectures of instinctive reason; and neither Deduction nor Induction contributes a single new concept to the structure.

^{iv} Retroduction does not afford security. The hypothesis must be tested. This testing, to be logically valid, must honestly start, not as Retroduction starts, with scrutiny of the phenomena, but with examination of the hypothesis, and a muster of all sort of conditional experiential consequences which would follow from its truth. This constitutes the Second Stage of Inquiry.

^v Dans la traduction italienne, le terme employé n'est pas déduite, mais plutôt induite.

^{vi} Dans la traduction italienne : « relations que nous supposons d'arguer bien avant d'avoir eu la possibilité de les reconnaître et de les indiquer ».

^{vii} How is it that man ever came by any correct theories about nature? We know by Induction that man has correct theories; for they produce predictions that are fulfilled. But by what process of thought were they ever brought to his mind?

^{viii} Texte original anglais en attente

^{ix} Texte original anglais en attente

^x [...] the instincts conducive to assimilation of food, and the instincts conducive to reproduction, must have involved from the beginning certain tendencies to think truly about physics, on the one hand, and about psychic, on the other. It is somehow more than a mere figure of speech to say that nature fecundates the mind of man with ideas which, when those ideas grow up, will resemble their father, Nature.

^{xi} L'ordre et la connexion des idées est le même que l'ordre et la connexion des choses.

^{xii} Since, then, it is certain that man is able to understand the laws and the causes of some phenomena, it is reasonable to assume, in regard to any given problem, that it would get rightly solved by man, if a sufficiency of time and attention were devoted to it. Moreover, those problems that at first blush appear utterly insoluble receive, in that very circumstance, as Edgar Poe remarked in his « The Murders in the Rue Morgue », their smoothly-fitting keys. This particularly adapts them to the Play of Musement.

Forty or fifty minutes of vigorous and unslackened analytic thought bestowed upon one of them usually suffices to educe from it all there is to educe, its general solution [...]. Enter your skiff of Musement, push off into the lake of thought, and leave the breath of heaven to swell your sail. With your eyes open, awake to what is about or within you, and open conversation with yourself; for such is all meditation.

^{xiii} La traduction française proposée ici est celle d'Anne Berman, dans Freud, S., *Correspondance 1873-1939*, Gallimard, 1966, p. 432.

^{xiv} Texte original anglais en attente.